

Comment habiter le monde ?

COMMENT HABITER LE MONDE ?

Les équipiers de Terra Nostra

Avertissement

Cet ouvrage n'a pas la vocation de décrire par le menu une méthodologie pour répondre sans faille à la question : comment habiter le monde ? Celle-ci appelle une multitude de réponses et il serait peu sage d'en proposer une qui soit indépassable, achevée et universelle. Nous avons donc, en tant qu'expérimentatrices et expérimentateurs, fait le choix d'écrire le récit d'une réponse à cette question que nous, le collectif Terra Nostra, avons apportée et qui se caractérise par l'incomplétude, l'hésitation, l'incertitude et, finalement, la constance du questionnement.

Le déroulement de notre expérience a créé un temps suffisant pour en tirer quelques premiers enseignements qui ont pour vocation essentielle d'alimenter la réflexion de la lectrice ou du lecteur et de faire naître une possible inspiration, de

renouveler le champ du questionnement, et d'ouvrir un accès à tous les possibles et impossibles.

De quoi s'agit-il ? D'évoquer la construction d'un projet de vie créé par un groupe de femmes et d'hommes ; de ses prémisses conceptuelles à ses réalisations concrètes. Autrement dit, il s'agit de relater la façon dont nous avons répondu à la question centrale qui nous occupe : « Comment habiter le monde ? »

« Habiter le monde » devient une question dès lors que l'on sent poindre la possible inhabilité du dit-monde. C'est une question essentiellement humaine ; l'ensemble du vivant non humain y répond depuis toujours sans jamais la poser. C'est en réalité la mère de toutes les questions existentielles ; la vie, la mort, le bonheur, le malheur... sont des questions consécutives. Par exemple, le bonheur est-il possible sans savoir comment habiter le monde ? C'est donc la question initiale qui conduit l'ensemble des réflexions et des expériences que nous vous livrons dans cet ouvrage.

La mère des questions

Habiter le monde

Si nous considérons l'histoire humaine, elle n'est qu'une succession de formes sociales qui ont tenté d'habiter le monde soit dans le but de préserver les équilibres qui garantissent la vie, soit dans celui de développer les richesses. C'est la deuxième forme qui l'a emporté sur toutes les autres depuis 10 000 ans ; depuis le néolithique.

Les formes organisationnelles les plus répandues sont des structures sociales inégalitaires et plus ou moins hiérarchisées. Les humains ont expérimenté et expérimentent toujours des organisations centralisées issues du développement des empires et des nations où les pouvoirs et les richesses produites sont captés par une minorité selon un cercle infernal et vicieux : extraction des ressources naturelles, transformation à forte consommation d'énergie, commercialisation d'objets, production

de déchets. Ce mode d'organisation s'est aujourd'hui mondialisé et n'épargne aucun être humain exceptés quelques résistants cachés dans les forêts d'Amazonie ou du Chiapas au Mexique ou encore dans les hauteurs des pays d'Asie du Sud-Est.

La réponse mondiale à la mère des questions est aujourd'hui donnée par le capitalisme qui s'arrogue la prétention d'être universel et infini. La croyance en l'infini montre aujourd'hui ses criantes limites et ajoute une question à la première : quel monde faudra-t-il habiter ?

Quel monde faudra-t-il habiter ?

Nous nous sommes rencontrés parce que chacune et chacun d'entre-nous étaient curieux et soucieux du monde qui venait et c'est ce souci qui nous a permis de nous rejoindre. Les uns étaient en Amérique latine, les autres en région parisienne ou à Paris, d'autres en Jamaïque mais toutes et tous étaient conscients du chemin malheureux que prenait le monde.

Nous ne nous livrerons pas ici à une description des informations contenues dans les rapports du GIEC

ou du *World Resources Institute*, dans le rapport dit « Meadows » ou les dossiers de l'Agence Internationale de l'Énergie ou encore dans les travaux du *Shift Project*. L'ensemble des données disponibles et accessibles – la littérature dans ce domaine est très abondante – nous a permis de nous faire une idée assez précise de la situation du monde aujourd'hui, dans 30 ans et, dans 80 ans.

Rappelons toutefois quelques données :

- Agence internationale de l'Énergie (AIE) : Le pic pétrolier (pétrole conventionnel) a été atteint en 2006.
- Food and Agriculture Organization (FAO) : 2 400 arbres sont abattus chaque minute, soit 1,26 milliard par an.
- WWF – Rapport « Planète vivante » 2018 : Depuis 1970, 60 % de la population d'animaux sauvages a disparu.
- Équipe de chercheurs de l'université Radboud aux Pays-Bas – Octobre 2017 : 80% des insectes ont disparu en Europe en 30 ans.
- Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) : Si le réchauffement

continue sur cette lancée, la température moyenne mondiale augmentera de 4,5°C d'ici 2080.

- ONU : Depuis 20 ans, les pertes financières causées par les désastres liés au réchauffement climatique ont presque triplé.

Ce qu'il faut noter à travers cette litanie de données très sommaire c'est l'aporie générale à laquelle nous avons à faire.

Le texte qui fonde

Chacune et chacun, loin les uns des autres, se sont donc posé cette question : comment habiter le monde qui vient ? L'initiative a été prise d'écrire un texte proposant une réflexion à ce sujet et des pistes de réponses qui a été publié sur les réseaux sociaux ; c'est ce texte, publié en novembre 2018 qui nous a réunis :

« Parce que nous avons pris la réalité de l'effondrement de notre civilisation comme un coup de poing dans l'estomac, dans la figure ou au cœur - c'est selon - nous nous sommes dit que l'une des possibilités d'atténuer la peine ou la douleur que nous ressentions était de l'utiliser. Nous avons

pensé au monde que nous voudrions pour celles et ceux qui nous remplaceront quand nous ne serons plus et avons imaginé très modestement – à notre échelle donc – une perspective jubilatoire que nous voudrions vous proposer.

1. Le contexte

La dévastation qui s'abat sur la nature et sur les hommes depuis l'ère industrielle invite l'espèce humaine à reconsidérer son mode de développement. Dans les années qui viennent, il nous faudra répondre à la raréfaction des ressources, au changement climatique, à l'extinction d'espèces animales, à l'effondrement de la biodiversité et autres défis inconnus aujourd'hui qui naîtront des interrelations entre les écosystèmes.

Considérant cette réalité factuelle, deux attitudes sont possibles : faire un peu plus de la même chose ou faire un peu moins de la même chose.

2. L'initiative Terra Nostra

Terra Nostra est un projet qui propose de mettre en œuvre des expérimentations portant sur :

. L'autonomie énergétique

. L'autonomie hydrique

. L'autonomie alimentaire

L'ensemble des activités sera bas carbone.

Pour répondre à ces finalités, Terra Nostra se propose de réunir dans une sorte d'écohameau des acteurs qui contribueront aux expérimentations envisagées ;

. Autonomie énergétique : énergie solaire, énergie éolienne, biomasse, habitats passifs et bas carbone (yourtes, terre-paille, etc.)

. Autonomie hydrique : récupération de l'eau de pluie, gestions des sources et des puits, phytoépuration, recyclage.

. Autonomie alimentaire : permaculture et contribution à l'amélioration de la biodiversité, maraîchage, petits élevages, aquaponie, bioponie, fromagerie, myciculture...

Il s'agit en définitive d'utiliser les ressources renouvelables proches, proposées par la terre et la nature et seulement celles-là.

3. Un espace pour tous.

Terra Nostra se veut un lieu ouvert et en relation avec les habitants des villages environnants pour

que chacun puisse utiliser pour lui les expériences développées qui lui sont utiles. De manière réciproque, les communautés villageoises pourront contribuer aux expérimentations mises en œuvre à Terra Nostra. Terra Nostra a besoin des savoirs et des intelligences disponibles dans la région où le projet s'installera et ce serait une faute de s'en priver. Par exemple, en lien avec les écoles, initier les enfants à la plantation d'arbres, à la culture de légumes pour leur cantine et toute initiative éducative qui crée ou recrée le lien entre l'être humain et la terre.

Par ailleurs, Terra Nostra a la volonté d'aider au développement de projets citoyens dans les communes et notamment la mise en place des conditions propres au développement de la biodiversité, la production collective de biogaz à partir de la biomasse à des fins énergétiques et d'autres projets qui seraient en accord avec des politiques municipales, départementales ou régionales et qui iraient dans le sens de l'autonomie en ressources des populations.

4. Les porteurs du projet

Nous sommes trois : une pharmacienne hospitalière, un producteur de films institutionnels,

un auteur-conférencier. Nous sommes tous « Non Issus du Monde Agricole » ; des « nimaculteurs » en quelque sorte.

Deux d'entre nous sont partis dans un archipel peu habité des côtes caraïbes pour faire l'expérience pendant trois ans d'une vie « off-grid » (« hors réseaux » : énergie solaire, récupération eau de pluie, etc.). Ils sont ensuite allés découvrir les communautés mayas, au Chiapas, au sud du Mexique pour observer comment elles accèdent à l'autonomie et comment elles organisent la vie des villages.

Le troisième s'est formé aux techniques de culture de champignons et production de mycomatériaux et va suivre une formation « Design de Maisons Écologiques ».

5. Le lieu de Terra Nostra

Il nous est apparu, compte-tenu des évolutions climatiques prévisibles, que le lieu idoine pour l'installation du projet serait en petite altitude (entre 400 et 800 mètres), sur terrain plat ou légèrement vallonné, avec une partie boisée, disposant de points d'eau, d'une superficie de 6 ha ou plus avec une partie constructible permettant d'accueillir les

habitants de l'écohameau et mettre à disposition, des visiteurs et des habitants, des lieux communs.

Nous avons à ce jour sélectionné des lieux en Corrèze, au nord/nord-ouest de la Dordogne, au nord du Cantal. Nous privilégierons les lieux où nous disposerons du soutien et de la bienveillance des autorités et notamment des maires des communes avec qui nous envisagerons de collaborer.

6. Nous ne ferons rien seuls

Si vous pensez que notre projet répond à votre attente, votre envie, votre rêve, votre enthousiasme, votre plaisir, votre idée du bonheur, une vision de votre futur ; contactez-nous en messagerie privée et nous nous ferons un plaisir d'échanger avec vous et nous verrons où cela nous mènera. »

Cet écrit est désormais le texte fondateur de l'aventure ; une sorte de compas qui nous guide et une déclaration qui nous lie. Nous nous sommes donc retrouvés derrière nos écrans à nous parler et c'est ainsi qu'un « Nous » s'est constitué. Celles et ceux qui étaient à l'étranger sont revenus en France afin de concrétiser l'idée qui nous avait réunis.

Nous nous sommes découverts : nous ne sommes pas du même milieu, nos passés sont très différents, nos modes de vie étaient très peu ressemblants, l'éventail des âges est assez large. Dans une vie qui aurait suivi une courbe dite normale, nous ne nous serions jamais rencontrés et si le hasard avait provoqué une rencontre, sans doute n'aurions-nous noué aucun lien tant les disparités étaient fortes.

Une première leçon à tirer des premiers jours de notre constitution en tant que groupe, c'est qu'un texte qui réunit les rêves, les énergies, les envies, les finalités transcendent les différences sans les gommer. Depuis, après trois ans, ce texte a donné naissance à d'autres écrits plus précis et plus adaptés au réel que nous avons rencontré, mais il est resté le ciment qui nous unit. Ce ciment solidifie la construction de notre projet au point que l'on puisse dire aujourd'hui : « des femmes et des hommes passeront, le projet restera. »

Dessiner le chemin

Constitution du groupe

Il y eut un groupe initial qui s'accorda sur les finalités de l'aventure, qui sélectionna les territoires les plus appropriés, qui commença à créer un réseau pour préparer l'accueil du projet et de ses porteurs, qui noua des relations avec les municipalités, les associations, etc. mais nous reviendrons plus en détail sur ces différentes « missions ».

Comme nous l'avons dit plus avant, le groupe s'est constitué autour d'un texte fondateur et ce « ralliement » a relégué certaines questions qui auraient pu se poser.

En effet, aucune question n'a émergé quant aux compétences des membres de Terra Nostra. Nous n'avons pas réuni les compétences prétendument nécessaires à la construction du projet. Fallait-il des

compétences liées à la rénovation des bâtiments, liées au maraîchage ou encore à l'élevage de petits ruminants, etc. ?

En outre, nous ne nous sommes pas interrogés sur les capacités physiques des membres du groupe notamment pour les plus âgés (plus de 65 ans en l'occurrence) sachant qu'une partie des travaux à effectuer solliciterait régulièrement les organismes.

Nous n'avons pas non plus réfléchi à une organisation et sommes partis du principe qu'aucune n'était nécessaire a priori et que l'expérience nous conduirait à en adopter une ou non. À ce jour, nous ne sommes toujours pas organisés, il n'y a aucune « gouvernance » - mot sur lequel nous reviendrons - et nos réunions se limitent à un bon repas ensemble où, quelque fois, nous considérons les problématiques qui nous sont posées. Nous y trouvons des solutions dans un format de type : débat/délibération, bien que, le plus souvent, nous réglons ou tentons de régler les problèmes au fur à mesure qu'ils surviennent sans formalisme particulier.

Nous n'avons pas davantage considéré les possibles difficultés relationnelles qui pourraient émerger au fil du temps entre les unes, les uns et les autres que

d'aucuns nomment le « putain de facteur humain ». Rappelons ici que le « putain de facteur humain » est une expression québécoise définie ainsi par l'astrophysicien Hubert Reeves : « *C'est ce qui fait que l'on ne passe pas de ce qu'on sait à ce que cela implique.* » Autrement dit : « Ne rien faire du savoir. » Nous avons considéré que nous étions toutes et tous embarqués dans une aventure qui rendrait les conflits potentiels quelque peu dérisoires au regard des enjeux. De plus, nous avons fait confiance en notre capacité à résoudre les divergences si elles apparaissaient nocives. Nous ne pensons pas que ce qu'on nomme à tort le « putain de facteur humain » ait une réelle existence et nous ne l'avons toujours pas rencontré, même si les divergences ne manquent pas. Pour le dire plus crûment, nous évitons tout ce qui pourrait ressembler, de près ou de loin, à une cour de « récré ». Selon nous, les systèmes de gouvernance, la CNV, les groupes de paroles, etc... ne sont que des retardateurs, au mieux des pansements sur des jambes de bois qui, finalement, exacerbent les situations.

En bref, dans la constitution du groupe initial, qui a changé depuis, nous n'avons pris aucune précaution particulière mais avons embarqué avec

une destination claire à atteindre, consécutive à un accord sur la situation du monde qui vient, en pariant que c'est le voyage et la survenance d'événements imprévus qui détermineraient nos façons de faire. Par contre, toutes et tous avons fait preuve de souplesse, de compromis recevables, afin que toutes les décisions prises soient communément acceptées et non subies. Pour résumer, nous n'avons pas utilisé les méthodes d'un monde que nous avons quitté.

Aujourd'hui (décembre 2021), le groupe est constitué de 6 personnes, trois couples, et s'enrichit de temps à autre de nomades qui viennent et repartent. Nous pensons que la taille idéale pour Terra Nostra, compte-tenu du nombre d'habitats possibles, de la surface des terres cultivables et des forêts, du travail quotidien (maraîchage, rénovation, débardage...), dix personnes maximums seraient le nombre idéal.

Nous pensons, pour l'avoir expérimenté dans d'autres circonstances et dans d'autres temps, qu'au-delà d'un certain nombre apparaissent les complications qui fragilisent le projet ; perte d'agilité, rigidité organisationnelle, multiplication des fâcheries stériles, etc.

Communauté, collectif ou équipage

La question entre collectif et communauté s'est assez peu posée et la réponse a été rapidement formulée. Nous avons d'ailleurs naturellement pensé qu'un collectif était moins fragile qu'une communauté.

Nous considérons en effet, à tort ou à raison, que les communautés mettent en commun non seulement les biens mais aussi la totalité du temps et les intériorités. Elles se structurent sur l'affectivité censée nouer les liens entre les membres du groupe. D'où la constante vigilance, parfois obsessionnelle, quant aux intériorités de chacune et de chacun, à la transparence exigée quant aux pensées, aux sentiments et aux émotions, sous-tendue par la peur panique du conflit. Un temps considérable est dépensé à diagnostiquer les états d'âme et à identifier toute alerte qui pourrait fragiliser les liens affectifs, ciment du groupe. Est déployé un ensemble d'outils utilisé pour prévenir tout affaiblissement de l'affectif : groupe de parole ritualisé, communication dite non violente, médiation, météo personnelle, etc. Cette analyse que nous avons conduite auprès de groupes organisés en communauté nous a incités à imaginer un autre arrangement que nous pourrions appeler

« collectif » mais, qu'entre nous, nous nommons « équipage ».

Ce qui nous relie, ce sont les finalités que nous avons adoptées et qui guident les réflexions et les actions de l'équipage. Nous nous sommes engagés à entretenir et développer un bien commun pour servir les finalités. Nos relations sont d'ordre contractuel ce qui n'empêche pas l'affection que nous nous portons. En poussant la métaphore, nous sommes les équipiers d'un « navire » dont le cap est défini et la route aléatoire. Nous nous apprécions dans le faire et le dire parce que nous nous reconnaissons en tant que membre à part entière de l'équipage et que nous prenons plaisir à « naviguer » ensemble. Ce qui tend notre regard vers un même point, ce sont les finalités que nous avons décidées d'atteindre. Dans ce contexte, les divergences touchent aux chemins envisagés ou empruntés, pour tendre vers des horizons qui eux, sont fixes.

Toutefois, la divergence peut porter sur la forme ; remise en cause de la structure de type « équipage » par exemple. La question est alors la suivante : la forme adoptée par le groupe est-elle négociable ? Si oui, l'est-elle par le désir d'un ou une ou plusieurs membres du groupe ou l'est-elle parce que les

situations l'imposent ? Enfin, en quoi la forme sert-elle les finalités du projet ?

Le village

L'histoire a montré qu'à la suite d'effondrements des civilisations, si les cités (Athènes, Rome, Carthage, les cités Mayas, etc.) furent grandement affectées, les villages n'ont été que peu touchés.

Nous nous sommes particulièrement intéressés au sort de la civilisation Maya qui s'est effondrée à partir du IX^e siècle de l'ère commune. Ce qui frappe, c'est que les cités ont été abandonnées par leurs habitants pour fonder des villages loin des centres urbains ; structures villageoises qui ont résisté à la colonisation espagnole et au régime des grands propriétaires. C'est à partir de ces villages que s'est structurée la révolution zapatiste de la fin du XX^e siècle.

Dans l'antiquité, les villages ont résisté à l'effondrement de l'empire romain et ont donné naissance aux villages médiévaux qui ont déterminé la vie sociale du Moyen-âge dont il reste souvent l'église et le château malgré l'exode rural des deux derniers siècles.

Plus récemment, en France, la résistance s'est appuyée sur les villages pour combattre l'occupant nazi.

Le village est en effet un lieu de résistance aux périls humains (invasions de toutes sortes) et aux turbulences naturelles qui ont contraint les villageois à entretenir des solidarités salvatrices et des modes de vie adaptés.

L'objet ici n'est pas de déployer une description anthropologique du village mais de décrire ce qui a orienté nos choix quant à la forme de l'aventure Terra Nostra. Éclairés par le passé, nous avons résolument cherché à structurer notre mode de vie sur le modèle du village, mêlant harmonieusement parties communes et parties privées, lieux collectifs et lieux intimes, places des cultures et places des rencontres... Le hasard nous a permis d'investir un village déjà existant et de profiter des arrangements d'un lieu vieux de plus de trois siècles. Autrement dit, nous avons succédé à des ancêtres qui avaient déjà pensé l'architecture dont nous avons hérité et avons emprunté leurs pas dont les traces s'étaient effacées.

Le lieu de l'utopie

Nous avons décidé que notre aventure se déroulerait en France métropolitaine ; mais où ? Nous avons identifié tous les critères qui nous paraissaient importants pour établir un choix : climat et perspectives climatiques (précipitations, sécheresse...), proximité de grandes exploitations « glyphosatées », proximité de centrales nucléaires, altitude, ...

Ce qui suit est l'exemple d'une méthode que nous avons employée sachant que les critères retenus par notre groupe lui sont propres.

Le lieu de vie est un facteur essentiel dans la réussite du projet et ne doit pas être traité légèrement. Il n'est pas une entrave mais une des réponses à la question centrale qui anime le projet (la nôtre étant : « comment habiter le monde qui vient ? »).

Une fois le lieu choisi puis l'achat entériné par un notaire, l'engagement sera définitif. Nous pensons que la décision d'habiter tel ou tel endroit doit se prendre de façon rationnelle en écartant le plus possible les sentiments, les caprices, les passions ; autrement dit, choisir via la raison plutôt que l'émotion.

Il ne s'agit pas de sélectionner un lieu de villégiature comme une résidence secondaire mais bien un lieu de vie, considéré sur le temps long. Choisir un emplacement par exemple, où il n'y a pas ou peu de pesticides dans le sol, donc potentiellement une zone où les terres sont vivantes sera plus idoine pour cultiver les légumes. Cette première réflexion est primordiale ; les autres critères de choix sont consécutifs.

La méthode :

1^{re} étape : la recherche macroscopique.

Pour pouvoir habiter le monde qui vient, nous avons cherché un endroit où, statistiquement, il n'y aura pas ou peu de risques environnementaux ou technologiques, où la pluviométrie indique que les pluies sont importantes et régulières, un climat tempéré ni trop chaud ni trop froid, où le coût de l'immobilier reste abordable.

Pour cet exercice nous suggérons de faire une recherche sur les sites suivants :

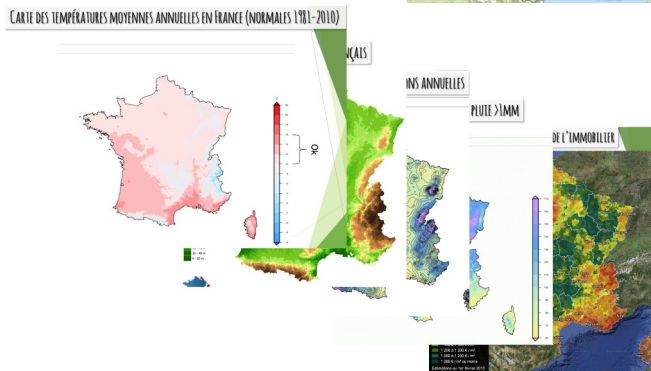
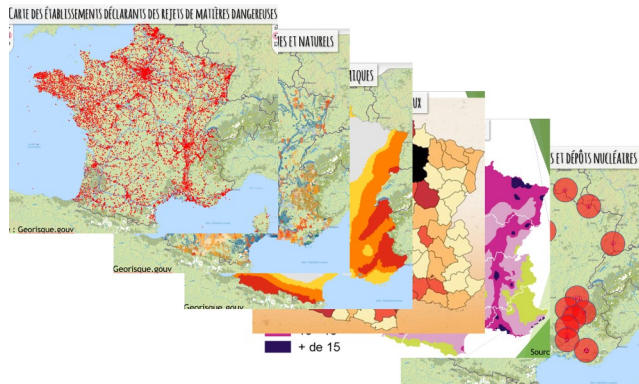
Les risques : www.georisques.gouv.fr/cartes-interactive

Le climat et l'eau :
www.meteofrance.com

Le coût de l'immobilier :
www.meilleursagents.com/prix-immobilier

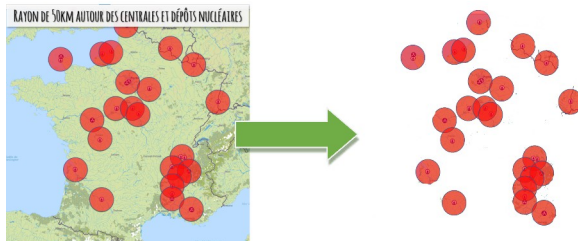
La carte des pesticides issue d'une émission de Cash Investigation :
www.actu-environnement.com/images/illustrations/news/26169_encart.jpg

Sur ces sites, on capture les images des cartes



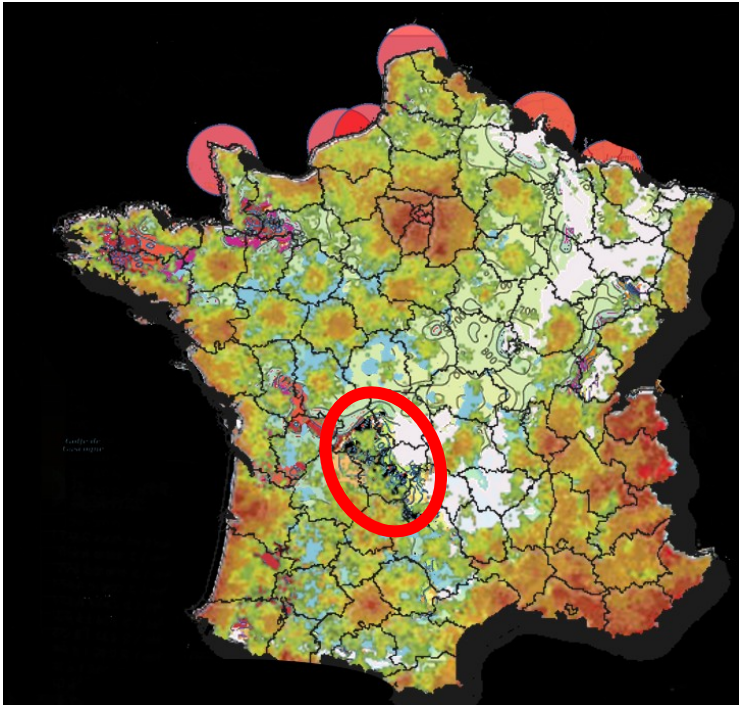
Puis, avec un logiciel adéquat, les cartes sont superposées sur des calques différents. Sur chacun des calques, il s'agit de mettre en transparent les zones qui correspondent à un lieu de vie acceptable selon les critères retenus. Dès lors, seules restent visibles les zones dans lesquelles il n'est pas souhaitable d'habiter.

Exemple avec les centrales nucléaires :



Une fois tous les calques superposés et retravaillés, des zones en noir apparaissent qui correspondent exactement aux critères de choix ; si ce n'est pas le cas, c'est que le niveau d'exigence est trop élevé et il conviendra de revisiter les critères de choix initiaux.

Le résultat pour nous a donné une zone très restreinte, située au sud du Limousin (Haute-Vienne notamment) sur l'axe de l'A20, entre Limoges et Brive la Gaillarde.



2^e étape : confirmer le lieu et constituer un réseau.

Une fois la zone géographique identifiée, il convient de s'y rendre. Pendant les week-ends, les vacances, ... mais, le mieux, si c'est possible, est de vendre son bien immobilier ou résilier sa location et de trouver un logement dans la région sélectionnée après la 1^{re} étape.

Être sur place permet de :

1. se rendre compte si réellement on est prêt à franchir le pas,
2. nouer des relations,
3. créer des liens avec les municipalités des différentes communes environnantes, avec d'autres lieux alternatifs, évaluer le potentiel du territoire : opportunités d'emploi, activités lucratives, etc.

Pour Terra Nostra, certaines personnes de notre groupe sont restées un an en location avant de définitivement acheter le lieu où nous sommes maintenant. On appelle ça « transitionner ».

3^e étape : trouver la perle rare.

On retrouve les démarches habituelles spécifiques à un achat immobilier : un hôpital à x kilomètres, une école dans la commune, les commerces à portée de vélo, ... mais aussi, dans une perspective de cultures maraîchères, il s'agira d'évaluer la qualité de la terre, de tenir compte des surfaces

cultivables, de la disponibilité de l'eau (puits, ruisseaux, mare, ...).

Les projets alternatifs attirent les regards ; il convient donc de considérer la couleur politique des communes, rencontrer les élus, s'informer des contraintes d'urbanisme pour connaître les limites réglementaires quant à l'aménagement des lieux (rénovation, construction, implantation...).

Le fait d'avoir passé du temps sur place permet d'identifier plus aisément les annonces immobilières correspondant au projet. Les réseaux relationnels qui auront été constitués, notamment avec les agriculteurs, sont d'un grand secours pour trouver des biens abordables. Il est essentiel de constituer un réseau au préalable ne serait-ce que pour le choix d'un bon notaire qui sera déterminant quant au montage juridique du projet.

À vos cartes !

Emprunter le chemin

Résilier

Il a fallu, pour chacune et chacun, quitter son ancienne vie, résilier tous les contrats qui nous liaient à celle-ci et ils étaient nombreux : mode de consommation, confort d'habitation, opulence de l'énergie, régime alimentaire... Il s'est agi de rompre brutalement avec un mode de vie dont nous savions qu'il était nuisible et peu durable ; nuisible parce que l'ensemble de nos comportements activaient une chaîne de nuisance, et peu durable parce qu'épuisant pour la planète et ses habitants. Pour être plus clairs, un tee-shirt acheté à bas prix génère des conséquences éthiquement inacceptables : fabrication de fibres synthétiques fortement émetteurs de CO₂, exploitation d'ouvrières et d'ouvriers condamnés à la misère, transports émetteurs d'oxyde de soufre...

En outre, la fragilité du système marchand mondialisé était flagrante d'autant qu'aujourd'hui (décembre 2021), le nombre de pénuries touchant le bois, les puces électroniques, l'acier, les produits dérivés du pétrole, l'augmentation du prix des énergies... montrent à quel point la mondialisation marchande se délite. Cette perspective ne nous avait pas échappé et s'est ajoutée aux bonnes raisons de changer de vie.

Ce sont donc des raisons éthiques et pratiques qui nous ont conduits à la résiliation. C'est ainsi que nous avons pratiqué la résilience ; nous avons résilié. Nous nous sommes engagés dans une vie résistante aux périls qui s'annoncent. Notons que l'emploi du mot « résilience » est devenu à ce point élastique que le sens s'égare et que le mot risque d'être relégué au registre des concepts. En outre, il a été abondamment repris par les pouvoirs, ce qui nous enjoint, pour le moins, à une certaine suspicion.

Est-ce difficile de changer de vie ? Oui quand les perspectives ne sont pas claires et les finalités ne sont pas formulées. C'est pourquoi, pour nous toutes et tous, ce fut relativement simple psychologiquement. Quant aux obstacles matériels, ils apparurent relativement désuets au regard de

l'enthousiasme qui nous habitait et qui nous habite toujours pour incarner l'utopie. Pour le dire comme Oscar Wilde : « *La sagesse, c'est d'avoir des rêves suffisamment grands pour ne pas les perdre de vue lorsqu'on les poursuit.* »

Avons-nous des regrets ? Parfois, pour certains d'entre-nous, la nostalgie de l'insouciance et de l'inconscience peut nous prendre, sans toutefois générer de regrets tant la jubilation à être et à faire est forte.

Conservons-nous quelques anciens réflexes ? Bien sûr, il a fallu et il faut déprogrammer tous les conditionnements issus de notre éducation, de la conformité sociale, et réinventer un vocabulaire et une grammaire propres à cette vie, ou, pour le dire autrement, « décapitaliser » notre pensée. Alors oui, parfois, la compulsion consommatrice par exemple, peut nous reprendre mais nous sommes vigilants les uns pour les autres et nous en rions. Ce qui est avéré, c'est que pour poursuivre la lecture ou l'écriture d'un livre, il faut tourner les pages donc, résilier.

S'inscrire dans un territoire

Il nous est apparu nécessaire d'exclure toute tentation autarcique ; l'autonomie n'est pas l'autarcie. Étymologiquement, « autonomie » signifie : *fait de se gouverner d'après ses propres lois*. Étymologiquement, « autarcie » signifie : *se suffire à soi-même*.

Considérons les différentes autonomies que nous avons posées en finalité : autonomie hydrique, autonomie énergétique, autonomie organisationnelle, autonomie alimentaire, autonomie financière et autonomie de pensée.

L'autonomie organisationnelle, et seulement elle, est du ressort du groupe. Toutes les autres ne sont atteignables que si elles mettent en œuvre conjointement les ressources du groupe et les ressources externes à celui-ci. Autrement dit, les autonomies ne sont possibles que si et seulement si nous puisons dans les ressources du territoire sur lequel nous bâtissons notre projet. Or ces ressources sont les femmes et les hommes qui habitent les lieux qui nous environnent. C'est pourquoi, nous nous sommes attachés prioritairement, avant même d'investir l'endroit de notre rêve, à tisser des liens avec l'ensemble des habitants. C'est ainsi, que nous

menons des actions communes avec la municipalité pour la vie du village, que nous sommes adhérents d'une association, que nous avons co-créé un Groupement Forestier Citoyen et que nous échangeons des services avec les habitants des villages qui nous environnent. Nous avons ritualisé les rencontres pour solidifier les liens en organisant tous les ans une fête des voisins et une fête des amis.

Nous avons réussi à être autonomes en production de légumes et de fromages de chèvre, et comme nous sommes « opportunistes », nous procédons à des échanges pour nous procurer ce que nous ne produisons pas (céréales, légumes secs, viande...). En outre, nous avons parfois besoin de ressources mécaniques ou autres outils agricoles que les agriculteurs locaux nous fournissent bien volontiers.

Ce que nous savons aujourd'hui par l'expérience, c'est que nous ne serons pas autonomes en utilisant nos seules ressources et qu'il serait funeste de penser que cela soit possible. En réalité, nous avons créé une sorte de communauté étendue, au-delà de notre groupe, avec laquelle nous avons tissé des liens d'amitié et de solidarité qui profitent pleinement à toutes celles et ceux qui y contribuent.

Nous n'oublions pas que nous sommes venus dans un territoire construit sur une histoire, une culture, des traditions, des habitudes, une ambiance et que nous avons tout à apprendre de cet environnement humain.

La méthode « pas à pas »

Nous n'avons pas envisagé cette expérience en imaginant un projet conçu à l'avance, rigide dans la forme, construit hors des aléas consubstantiels à toute réalisation humaine, tactiquement formulé dans un contexte où toutes les choses sont égales par ailleurs. En d'autres termes, à partir des finalités posées, ordonnées par les priorités, nous avons fait le premier pas, puis le pas suivant, puis l'autre, en nous arrêtant à chacun d'entre eux pour considérer la nouvelle situation où le précédent nous avait conduits. *Lento, pero avanzo* disent, à raison, les Zapatistes.

C'est une sorte de voyage tendu vers un cap mais incertain quant à la route empruntée. Nous jouons donc de prudence et sommes constamment attentifs aux changements du réel qui nous indiquent les déviations à opérer sans toutefois changer de destination.

Or, la vitesse, la performance, la productivité, l'efficacité et toutes ces injonctions du monde marchand ne permettent pas de prendre le temps de l'observation. Comme les navigateurs, nous faisons le point et considérons notre environnement pour y agir le plus justement possible. C'est l'expérience de chaque pas effectué qui nous apprend à faire le pas suivant. Des contraintes ou des facilités imprévues apparaissent dès lors que nous laissons le temps opérer et c'est avec elles que nous allons jouer.

Depuis plus de deux ans, nous avons accueilli joyeusement les facilités qui se sont présentées et moins joyeusement les contraintes que nous n'avions pas souhaitées. Mais nous sommes un groupe, les uns soutenant les autres et les autres soutenant les uns, sans qu'aucune contrainte n'entraîne de peine durable et sans qu'aucune facilité se prive d'un bon verre de vin. « *Demain est un autre jour.* » ce truisme fait partie intégrante de nos pratiques et nous permet d'accueillir la survenance de l'incertain avec placidité, quand c'est possible.

Le pas à pas est une méthode d'apprentissage à l'échelle du temps humain et nous en tirons chaque jour tous les bénéfices et notamment celui de la

tranquillité d'esprit. Si des inquiétudes persistent quant à l'avenir, elles s'évanouissent dans une assurance consécutive au calme lié à la confiance. Il ne s'agit pas de vivre au jour le jour mais de vivre un jour après l'autre.

Cheminer

Organisation ou non ?

Nous avons déterminé nos priorités parmi les finalités posées et avons décidé que nos premières années seraient consacrées à atteindre l'autonomie alimentaire et l'autonomie hydrique dédiée à l'irrigation des cultures.

La succession et l'ampleur des tâches à accomplir ont décidé de l'organisation. Ainsi, celles qui exigent beaucoup de ressources sollicitent tout le groupe, voire plus, pour un temps donné, et celles qui en exigent le moins mobilisent une partie du groupe pour un temps plus long. Chacune et chacun sont attentifs aux besoins de celles et ceux qui se sont chargés de telle ou telle tâche et contribuent, quand il convient de le faire, sans que personne ait besoin de le dire, de le planifier... de l'organiser.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des tâches qui méritent une organisation mais que celle-ci, si elle est formelle, est provisoire et ne conduit pas à une organisation générale, intangible, indépassable.

Notre expérience à ce jour, nous indique que l'agilité inorganisée est beaucoup plus jubilatoire et parfois surprenante qu'une organisation ritualisée par des réunions, des bilans et autres comptes-rendus. Indéniablement, c'est parfois un gentil petit « bordel » qui prête à rire mais qui n'invite pas à la crispation. Il n'empêche que, pour élaborer les plans de culture, un minimum de planification est nécessaire, contrainte par les saisons.

C'est donc un aimable mélange d'intuition, d'improvisation, de planification où s'expriment les solistes et l'orchestre en fonction de la partition ou de son absence. Au bout du compte, si le désordre devient nuisible, un peu d'ordre réduit la nuisance et si l'ordre apporte trop de rigidité, un peu de désordre l'assouplit. C'est un constant et fécond dialogue entre laisser faire et ne rien laisser faire.

Mais qui décide ? La réponse est simple : ce sont les finalités qui décident. Autrement formulé : ce que nous voulons faire sert-il la finalité ou non ? Les autres questions sont consécutives et concernent les

moyens (argent, outils...). Toutefois, chaque tâche est chapeautée par l'une ou l'un d'entre nous et c'est elle ou lui qui propose et dispose ; l'ensemble du groupe contribue à l'exécution de la tâche.

Là où nous en sommes, évoquons les réunions ou la réunionite ; maladie aiguë frappant les organisations humaines. Nous ne faisons que très peu de réunions, parce que nous n'en avons pas le goût et que nous nous rencontrons fréquemment pour que les discussions quotidiennes suffisent. Cependant, il peut y avoir des situations qui méritent de prendre un temps collectif. Il est du ressort de chacune ou chacun de provoquer une réunion et le groupe s'y soumet bien volontiers. Il se peut, par exemple, que l'une ou l'un ressentent une certaine fatigue et demande que nous nous en parlions. Préparer l'année suivante et évaluer l'année précédente est un autre motif qui mérite que nous soyons tous réunis pour décider ensemble.

Le principal motif qui nous invite à nous réunir est une bonne soirée autour d'un bon repas ; une occasion de parler, d'échanger, de débattre, de se confronter, qui nous ravit toutes et tous.

Pour résumer et simplifier, voire réduire, on dit plus aisément : « un joyeux bordel » que : « une joyeuse organisation ».

Le pouvoir et son exercice

Le pouvoir est le sujet inévitable dès lors qu'il s'agit d'organisations et particulièrement d'organisations humaines. Sans entrer dans des considérations anthropologiques parfaitement utiles mais trop longues à invoquer ici, nous nous sommes posés la question du pouvoir et de son exercice et avons radicalement répondu : le pouvoir est interdit à Terra Nostra ; par conséquent, il n'y pas de questions sur son exercice. Faut-il pour autant nier les influences des membres du groupe légitimées par leur expertise, leur savoir, leur expérience, leur capacité oratoire... Bien sûr que non ! Mais il s'agit d'autorité, reconnue par le groupe, et non de pouvoir.

Il n'y a donc ni gouvernement, ni démocratie participative (pléonasme), ni gouvernance qu'elle soit partagée ou cellulaire (c'est nouveau). À ce propos, il nous a semblé important, compte-tenu de nos observations portant sur des aventures similaires à la nôtre, d'attirer l'attention de la

lectrice ou du lecteur sur ce mot très répandu et très employé : « gouvernance ». *Utilisé en ancien français au XIIIe siècle comme équivalent de « gouvernement » (l'art et la manière de gouverner), il passe en anglais governance au siècle suivant avec la même signification. Puis il tombe en désuétude. Son grand retour s'effectue à la fin des années 1980 dans le discours de la Banque mondiale, repris par les autres agences de coopération, le Fonds monétaire international (FMI) et par le Programme des Nations unies pour le développement (Pnud). La « bonne gouvernance », explique Marie-Claude Smouts, directrice de recherche au CNRS, c'est « un outil idéologique pour une politique de l'État minimum ». Un État où, selon Ali Kazancigil, directeur de la division des sciences sociales, de la recherche et des politiques à l'Unesco, « l'administration publique a pour mission non plus de servir l'ensemble de la société, mais de fournir des biens et des services à des intérêts sectoriels et à des clients-consommateurs, au risque d'aggraver les inégalités entre les citoyens et entre les régions du pays ».* (source : Le Monde diplomatique de juin 2021 - page 28).

Le mot « gouvernance » est utilisé par le monde que nous combattons et nous ne pouvons, sous peine de

le reproduire, reprendre cette appellation à notre compte. Quelles que soient les justifications, la gouvernance est un exercice du pouvoir, quand bien même elle est partagée. Nous savons depuis le néolithique que le pouvoir corrompt. Que corrompt-il ? Les esprits ! Et, consécutivement, la raison et la sensation.

Le pouvoir, *in fine*, est le moyen d'instaurer l'hétéronomie dans un groupe, une communauté, une région, une nation, un continent. Il est donc tout à fait antinomique d'admettre un quelconque pouvoir, fut-il partagé, dans un groupe qui tend vers l'autonomie. Car enfin, toutes ces personnes qui s'excluent volontairement de ce qu'on appelle « le système » n'ont sûrement pas l'intention de reproduire le schéma qu'elles ont fui. C'est oublier, vite, trop vite, que les mots font la pensée. Et quand les mots du monde marchand et le discours capitalisé, nous imprègnent ; comment faire autre chose que la même chose ?

De l'opulence à l'abondance

Commençons par quelques vers du poète Lucrèce dans *De rerum natura* : « *Si l'on se gouvernait d'après les principes de la vraie philosophie, c'est*

une grande richesse de vivre content de peu : car à ce qui désire peu, rien ne manque jamais.

Cependant les hommes ont désiré l'éclat et la puissance, afin que leur fortune fût établie sur un fondement solide, et que l'opulence assurât une vie paisible : vain espoir car en luttant pour s'élever au premier rang, ils en ont rendu la route périlleuse. »

Les philosophes de la Grèce antique voyaient dans l'accumulation de richesse, qu'ils appelaient la pléonexie, le pire des maux. Notre civilisation post-néolithique s'est intrinsèquement construite et développée sur l'accumulation et l'accaparement qui étaient réputées sans fin ; l'opulence illimitée règne désormais sur la mesure et la raison.

Notre planète, dont les ressources nous semblaient infinies, vient nous rappeler, parfois cruellement, que les limites existent. Dans ce monde qui vient, il faudra oublier que nous disposons d'énergies sans limites, que nous disposons d'eau (potable ou non) sans limites, que nous disposons d'alimentation sans limites, que nous disposons d'énergie sans limites, que nous vivons dans un climat tempéré et stable indéfiniment, que les minerais sont en quantité illimitée. Le fantasme de l'illimité

s'effondre nous laissant devant deux choix : le déni ou l'acceptation.

C'est l'acceptation du réel qui fonde la proposition Terra Nostra en passant d'un questionnement à un autre pour passer de l'opulence à l'abondance.

Autrement dit, la question posée par l'abondance : « *qu'est-ce qui nous manque et comment l'obtenir ?* » n'est plus la bonne. La question de l'abondance, : « *de quoi disposons-nous et comment bien l'utiliser dans la durée ?* » nous semble appropriée pour tenter d'habiter le monde qui vient. Rappelons ici que la majorité de nos frères et sœurs humains souhaiteraient vivre dans l'abondance.

S'agit-il de décroissance ? Le terme est directement issu du vocabulaire du capitalisme et signifie en réalité la croissance d'une partie des activités humaines pour compenser la décroissance d'une autre partie réputée obsolète ; la décroissance est un processus capitaliste.

S'agit-il de sobriété ? Oui au sens étymologique du terme : « tempérance ». L'idée est que la sobriété ne soit pas une pratique idéologique mais bien une réponse à la question de l'abondance posée plus haut.

Les équipières et les équipiers de Terra Nostra sont toutes et tous des praticiens de l'abondance, pratique qui se niche dans une quotidienneté finalement banale et qui requiert de l'attention, de la vigilance et de la légèreté ; attention à économiser toutes les ressources disponibles, vigilance à la justesse dans l'usage des choses, légèreté pour y trouver le bonheur nécessaire, souhaitable et souhaité.

Un acte politique

Nous avons consciemment fait de cette aventure un acte politique au sens étymologique : « une affaire de citoyens ».

Il ne s'agit pas d'élaborer une alternative au système dominant : le capitalisme dans sa forme néolibérale. Une alternative laisse en effet le néolibéralisme intact, tant que les propositions restent à la marge. Si d'aventure elles comptaient en sortir, l'ignominie néolibérale envoie la milice. Les femmes et les hommes de Notre Dame des Landes ou du barrage de Sivens en gardent un cruel souvenir. Une alternative ne combat pas le système ; elle s'y soustrait ou revendique son amélioration, ou encore, dénonce ses méfaits. En cela, Terra

Nostra n'est pas une alternative mais une contre-proposition au modèle socio-économique régnant.

L'expérience que nous proposons s'inscrit dans le cadre du renversement du capitalisme bien que l'échelle soit très locale, et l'horizon lointain. Nous pensons que les pouvoirs centraux ne changeront que quand leurs contradictions internes seront indépassables et cette échéance n'est pas éloignée compte-tenu de la raréfaction des ressources, de l'anomie des démocraties de marché qui virent au néofascisme, de l'effondrement éthique, de la disparition des confrontations culturelles. Il n'est pas impossible qu'une révolution renverse la table mais les signes d'un tel événement n'apparaissent pas ou sont peu visibles.

L'idée politique, inscrite dans cette rapide appréciation du contexte, est que les changements sont à portée de main dès lors qu'ils se déploient sur un territoire à géographie humaine. C'est dans les villages que les expériences politiques peuvent créer ou reprendre les outils du destin des citoyens pour dire ce qu'il est et ce qu'il sera.

Quels sont ces outils ? La solidarité, la fraternité, le désir de bonheur, l'autonomie, le frottement des idées, la rencontre des sueurs et des pleurs, le

commun, le souci des êtres et des choses. De ces villages émergeront de multiples expériences communalistes, communistes et autres « istes » qui prendront le relais d'un capitalisme dont l'avenir est prédictible : il sera, ou renversé, ou défaillant.

Terra Nostra s'inscrit dans le temps long, dans celui qui nous mène au probable délitement de l'organisation marchande qui opprime le monde des humains et non-humains, et il s'agira alors de disposer d'une proposition aboutie.

Partir, arriver

Si nous considérons le groupe initial qui a lancé l'aventure, il a fortement bougé ; certaines et certains sont partis, d'autres sont arrivés et nous considérons que c'est inhérent à la vie d'un projet.

Les motifs de départ furent variés mais nous pouvons en citer deux : manque de considération pour les finalités et recherche d'une communauté plutôt qu'un collectif d'équipiers. Ces écarts n'apparaissent pas immédiatement, la vie quotidienne se charge d'enfouir les possibles divergences sur le fond puisque la forme apparaît convergente. Il convient alors de clarifier les

postulats fondateurs du groupe en prenant le risque – si c’est un risque – de devoir envisager un départ. C’est ce que nous avons expérimenté sans être affectés par un quelconque regret ou une sorte de déception. Les personnes passeront sans doute et d’autres resteront peut-être mais, ce qui nous importe, c’est que le projet soit insensible aux départs.

Une personne nous a rejoint ; elle et nous avons pris le temps de nous connaître, de vivre sur le lieu ensemble, avant que nous décidions communément de nous associer. À ce jour, c’est une réelle réussite et la leçon est que, à la fois, pour celles et ceux qui arrivent et pour celles et ceux qui accueillent, le temps est un allié.

Les questions qui restent

Argent.

L’investissement fait par Terra Nostra fut consécutif à la nature du projet, à ses porteurs, à ses finalités, à la singularité du lieu choisi, etc. Il n’y a aucun modèle précis qui permettrait de formuler une équation du type : argent investi = nombre d’habitats + nombre d’hectares. Les circonstances

de la création d'un néo-village sont très diversifiées et ne peuvent conduire à dégager des principes d'investissement intangibles.

Toutefois, nos vigilances ont porté sur la somme investie compte-tenu des capacités financières prévisibles pour le développement des infrastructures. Ce type d'aventure demande des ressources financières adéquates qu'il convient de considérer dans le temps, qu'elles soient issues de l'épargne et/ou d'une activité lucrative. Conduits par la finalité d'autonomie financière, il nous est apparu que confier le financement à un quelconque système bancaire eut été contradictoire. Ainsi, l'équipage Terra Nostra s'est fondé à partir des fonds propres de ses habitants ou via des dons, mais aucun crédit n'a été contracté pour faire naître le projet, l'entretenir, ou le développer.

Structure juridique

Il n'y a pas, à notre connaissance, de structure juridique idoine pour ce type de projet. On peut évoquer les plus fréquentes : copropriété, association, société civile immobilière, etc. L'idée centrale est de réfléchir à un statut qui prenne en compte la propriété des communs par toutes celles et tous ceux qui vivent sur le lieu car elles et ils en

ont la charge. Il s'agit en effet de déterminer ce qui est commun et ce qui ne l'est pas afin de faciliter le choix de la structure juridique.

Ce que nous conseillons pour cet aspect est de s'entourer des conseils d'un bon notaire qui a déjà l'expérience dans le domaine. Si l'installation est prévue dans une région où existent déjà des éco-villages, éco-hameaux et autres, les notaires ont une certaine expérience puisque, probablement, ils ont déjà conseillé les porteurs.

Il est donc difficile d'affirmer qu'une structure juridique est meilleure qu'une autre car, là encore, chaque projet est singulier. Terre Nostra a choisi le statut de société civile immobilière parce qu'il nous paraissait le moins contraignant quant à ce que nous voulions construire. Après deux ans d'expérience, nous n'avons pas à ce jour rencontré d'empêchements majeurs et cette structure semble robuste.

Au-delà du chemin

Demain

Demain est dans nos têtes aujourd'hui. Beaucoup de projets sont dans les éprouvettes :

. Épicerie associative : il s'agit d'acquérir des produits de base alimentaires pour en faire profiter le réseau : huiles, légumes secs, vin, bière, farine, café... Le fait d'acheter en grande quantité permet d'obtenir des prix accessibles afin que tout le monde en profite. L'épicerie a déjà fait ses premiers pas et nous avons le projet à terme, avec la municipalité, d'en faire une épicerie communale.

. Salle polyvalente : l'idée est d'aménager une de nos granges pour en faire une salle polyvalente (réunion, conférence, spectacle, éducation populaire, bibliothèque...). Nous manquons de lieux dans nos régions pour que les habitants maintiennent les liens sociaux qui se sont distendus

du fait des successions de contraintes liées à la gestion gouvernementale du Covid 19. Il est probable que ce type de scénarios se reproduise, notamment parce que les zoonoses vont se multiplier du fait des déforestations notamment. Ici, les personnes âgées ne se rencontrent plus dans leur club de belotes ni lors des repas de fin d'année par exemple. Les associations cherchent des lieux pour se réunir, les activités culturelles ont été frappées par l'ensemble des interdictions dites sanitaires... bref, il nous est apparu que nous incombait, au nom de notre implication voulue dans la vie locale, de remédier aux carences infrastructurelles qui mettent en danger la vie des communautés villageoises.

. Plantes médicinales : Les chercheurs indiquent qu'entre 30 et 40 % des plantes servant à fabriquer des médicaments vont disparaître. Nous projetons, en nous appuyant sur les compétences pharmaceutiques de l'une d'entre-nous, de développer les plantes qui pourraient répondre facilement aux maux courants qui nous affectent généralement : infections, douleurs, blessures, etc. Rappelons ici que beaucoup de médicaments utilisés dans nos sociétés occidentales sont issus de plantes et de mélanges de plantes. Il est donc possible, comme beaucoup de médecines

traditionnelles, de retrouver le bon usage des plantes, de les préparer et de les transformer pour un usage thérapeutique.

. Recherches : il est un domaine qui nous paraît important et qui s'aligne sur une des finalités de Terra Nostra, c'est l'autonomie énergétique. Notre première action consiste à réduire nos consommations d'énergie au minimum ; l'isolation de la plupart des habitats a été améliorée. Nous rechercherons ensuite les meilleures sources, aussi décarbonées que possible et locales. C'est ainsi que l'un d'entre nous s'est penché sur l'hydro-électricité à partir de l'étang qui fait partie du bien commun.

. Transmission : il nous paraît important de transmettre à d'autres ce que nous avons expérimenté et ce que nous en avons appris ; à celles et ceux qui sont tentés de construire des propositions de vie adéquates au monde qui vient.

Nous n'exposerons pas ici toutes les idées qui naissent chez chacune et chacun d'entre nous tant elles sont nombreuses. Certaines verront le jour et d'autres s'éteindront avant de naître et, dans les deux cas, nous ne savons pas lesquelles.

Au-delà

À cet instant de notre aventure, nous en sommes là où nous en sommes.

Est-ce conforme à ce que nous souhaitions ? Oui à peu de choses près.

Les difficultés ont-elles été importantes ? Elles n'ont été ni nombreuses ni importantes mais ont accompagné le développement sans que nous éprouvions une lassitude à nous y confronter.

Ressentons-nous le bonheur que nous imaginions ? Sans nul doute même s'il n'est pas constant. Les états de fatigue notamment ont parfois pesé, les contraintes imprévues ont provoqué quelques peines mais, ce que nous pouvons dire, c'est que la fraternité qui nous anime est une force dont nous ne soupçonnions pas la puissance et le pouvoir de « guérison ».

Nous sommes au début du chemin ; qui sait de quoi il sera fait dans l'avenir ? La confiance que nous portons dans notre capacité à accueillir l'incertain fait de nous des êtres sereins.

Il n'en reste pas moins que, parfois, se manifeste un certain sentiment d'urgence quand nous

considérons la vitesse des dégradations et des dévastations qui affectent notre planète, le monde vivant et les fonctionnements des sociétés humaines. Serons-nous prêts à affronter ce qui vient ? Serons-nous prêts à proposer une expérience possible ? Le risque est que ces questions s'éteignent au profit de satisfactions passagères consécutives à la réalisation de tel ou tel projet, au profit du seul plaisir d'être ensemble, même s'il compte, au profit de questionnements répétitifs sur les moyens quand bien même il convient de ne pas les sous-estimer. Autrement dit, le risque réside dans la prise de pouvoir par le court-terme sur le long terme. Nous nous attachons à ne jamais perdre de vue les finalités, à ne jamais être oublieux de l'ambition politique de notre aventure, à admettre que certains d'entre-nous ne verrons pas les aboutissements de ce déploiement sans que cette perspective nous abatte (surtout pour les plus concernés).

Il y a du temps et de l'espace disponibles, ne les laissons pas aux mains du vide, de l'inconsistance, de l'inconscience, de l'ignorance... bref, aux mains du monde marchand.

Bibliographie

Günther Anders, « *L'obsolescence de l'homme* », éditions Ivrea.

Hannah Arendt, « *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine* », éditions Poche.

Alain Badiou, « *Les possibles matins de la politique* », éditions Fayard.

Jérôme Baschet, « *Adieux au capitalisme. Autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes* », éditions La Découverte.

Jérôme Baschet, « *La rébellion zapatiste* », éditions Flammarion.

Philippe Bihoux, « *L'Âge des low-tech : Vers une civilisation techniquement soutenable* », éditions Seuil, coll. « Anthropocène ».

Étienne de la Boétie, « *Discours de la servitude volontaire* », éditions Flammarion.

Sébastien Bohler, « *Le bug humain* », éditions Robert Laffont.

Camille Case, « *Prendre le maquis* », éditions Bod.

Johann Chapoutot, « *Libres d'obéir : le management, du nazisme à aujourd'hui* » éditions Gallimard, coll. « NRF Essais ».

Noam Chomsky, « *Danger d'extinction : Changements climatiques et menace nucléaire* », éditions Écosociété.

Guy Debord, « *La société du spectacle* », éditions Gallimard.

Jared Diamond, « *Effondrement* », éditions Gallimard.

Jacques Ellul, « *Le bluff technologique* », éditions Hachette.

Épicure, « *Lettre à Ménécée* », éditions Flammarion.

Jean-Pascal Farges, « *La fin des enfantillages* », éditions Lulu.

Eric Hazan & Kamo, « *Premières mesures révolutionnaires* », éditions La fabrique.

Jean-Marc Jancovici, « *Dormez tranquilles jusqu'en 2100, et autres malentendus sur le climat et l'énergie* », éditions Odile Jacob.

Pierre Kropotkine, « *Agissez par vous-même* », éditions Nada.

Cédric Lagandré, « *La société intégrale* », éditions Flammarion.

Cyril Laroure, « *Un petit village et une petite histoire ; la démocratie revisitée ou la culture garantit-elle la civilisation ?* », éditions Librinova.

Claude Lefort, « *L'invention démocratique. Les limites de la domination totalitaire* », éditions Fayard.

Frédéric Lordon, « *Figures du communisme* », éditions La fabrique.

Pierre Madelin, « *Faut-il en finir avec la civilisation ?* », éditions Écosociété.

Bernard Maris, « *Marx, ô Marx, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », éditions Flammarion.

Louise Michel, « *Histoire de ma vie* » éditions Presses Universitaires de Lyon.

Vincent Mignerot, « *Le piège de l'existence* », éditions Solo.

George Orwell, « *La ferme des animaux* », éditions Ivrea.

Franck Pavloff, « *Matin brun* », éditions Cheyne.

Bertrand Russel, « *Éloge de l'oisiveté* », éditions Allia.

James C.Scott, « *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné* », éditions Le Seuil.

Pablo Servigne et Raphaël Stevens, « *Comment tout peut s'effondrer : petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* », éditions Seuil, coll. « Anthropocène ».

Barbara Stiegler, « *Il faut s'adapter : Sur un nouvel impératif politique* », éditions Gallimard, coll. « NRF Essais ».

John Eric Sidney Thompson, « *Grandeur et décadence de la civilisation maya* », éditions Payot.

Simone Weil, « *Oppression et liberté* », éditions Gallimard.

Julien Wosnitza, « *Pourquoi tout va s'effondrer* », éditions Les Liens qui Libèrent.

Table des matières

Avertissement	7
La mère des questions	9
Habiter le monde	11
Quel monde faudra-t-il habiter	12
Le texte qui fonde	14
Dessiner le chemin	21
Constitution d'un groupe	23
Communauté, collectif, équipage	27
Le village	29
Le lieu de l'utopie	31
Emprunter le chemin	39
Résilier	41
S'inscrire dans un territoire	44
La méthode pas à pas	46

Cheminer	49
Organisation ou non	51
Le pouvoir et son exercice	54
De l'opulence à l'abondance	56
Un acte politique	59
Partir, arriver	61
Les questions qui restent	62
Au-delà du chemin	65
Demain	67
Au-delà	70

**Nous contacter,
en savoir plus :**

Site internet : www.casa-terranostra.fr

Page Facebook :

<https://facebook.com/oOTerraNostraOo>

e-mail : contact@casa-terranostra.fr